

ALAIN BROSSAT,
Le Corps de l'ennemi : hyperviolence et démocratie
La Fabrique Éditions, Paris, 1998.

Extraits :

Introduction

1) L'institution démocratique est indissociable d'un mouvement de « dé-naturation » – c'est-à-dire pour une part essentielle d'un mouvement de dé-zoologisation – de la politique. L'ambition d'une constitution démocratique (quelles qu'en soient les ambiguïtés dans les sociétés contemporaines) ne saurait être d'apurer les conflits, différends et litiges entre les intérêts, points de vue et parties en présence. Elle ne saurait être, sans s'exposer au risque de l'angélisme et de son complément, la démagogie, d'en finir avec la violence politique comme on nettoie une plaie. Le fondement violent de l'Ordre comme *domination* et non seulement comme édifice demeure hors de portée de tout traitement ou médication démocratique. La permanence d'un fond « zoologique » de l'existence humaine, non point tant dans le sens aristotélicien que dans celui de la constance d'une violence structurelle, d'autant mieux cachée qu'elle est originaire dans une société fondée sur l'exploitation de la force de travail, est régulièrement rappelée par l'irruption de mouvement de « sauvagerie » au cœur de la politique démocratique.

Une interaction prend forme ici : d'une part, un territoire démocratique (comme espace public, système de mœurs, dispositions individuelles, appareils et dispositifs...) se forme lorsque prévalent des figures d'institution du conflit dotées de la capacité de différer à l'infini l'éclatement de la violence vive, lorsque prévaut une régularité qui garantit contre le retour de l'animalité disruptive au cœur de la politique. Mais d'autre part, le nom et le spectre de l'animal ne cessent de roder dans les failles d'un système qui ne neutralise, détourne, canalise la violence qu'au prix de la dénégation constante et du masquage de la violence de la domination. Les retours d'animalité dans la politique viennent alors arracher le voile d'illusion et de mensonge qui recouvre toute institution démocratique du présent pour autant qu'elle est aussi *ornementation* de la domination : Diderot, déjà, dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, non moins que dans *Le Neveu de Rameau*, exposait distinctement ces enjeux véridictionnels de l'animalité, réserve critique inépuisable face au mensonge de la civilisation¹.

p. 24-25

1 « Diderot exprime le souhait que l'espèce humaine revienne à son animalité première : la société devrait vivre à la façon d'une bande de guépard, qui se reproduirait par endogamie et subsisterait en gérant parcimonieusement ses prélèvements sur une harde de daims [...]. Il n'aurait su deviner qu'au-delà de ces fantaisies bergères, agit le fantasme d'un retour aux mœurs claniques et d'une harmonie entre le sol et la population, fantasme qui incite parfois l'homme à se faire plus bestial qu'animal et à satisfaire le besoin horriblement superflu du bain de sang, au double sens du terme : jouissance de perpétuer le sang pur et jouissance de faire couler le sang impur », Laurent Jézéquel, postface au *Supplément au voyage de Bougainville*, Mille et une nuit, 1996.

2) Comment, dans les sociétés démocratiques contemporaines, sommes-nous portés à problématiser le statut de cette violence « à part », de la part *absolument excessive* qui lui revient – celle du crime innommable, voire impardonnable, par exemple ? Et depuis quand ? La violence totalitaire du XX^e siècle produit-elle ici un effet de seuil inexorable, entraînant un complet redéploiement de l'entendement politique, une redéfinition impérieusement requise du crime, de la violence et l'injustice ? Ou bien, au contraire, ne peut-on discerner dans le procès de la modernité les signes dispersés de l'émergence de ce qui, aujourd'hui, jalonne le pensable et l'impensable politiques : l'institution de la condition de pluralité et le gouvernement à l'effroi ; le bannissement politique de la violence vive et l'ornementation de la vie quotidienne par la représentation de l'hyperviolence catastrophique ; la globalisation démocratique du monde et la généralisation de « l'apolitisme démocratique »... ?

p. 26

Première partie : Animalité et extermination

3) Histoire ouverte, donc, que celle du XIX^e siècle finissant où demeure actuel plus que jamais l'affrontement entre dynamique de la civilisation et état de barbarie, entre « raison » et « férocité ». Un combat dont, précisément, le différend entre la définition humanitaire-juridique de la nation et sa définition ethnico-guerrière constitue le précipité.

Se civiliser, dans l'esprit de Renan, c'est se rationaliser sur le modèle français, c'est pratiquer l'oubli productif des différences naturelles et des conflits qui en découlent – oubli ou refoulement de l'animalité originelle. Oubli des massacres, des guerres et des vindictes inexpiables des origines effacées par le consentement raisonné au vivre-en-commun ; oubli profitable du temps où les conflits ne semblaient mettre aux prises que des espèces avides de dominer par la seule force vive ou d'éliminer leurs rivales : « L'essence d'une nation est que tous les individus aient beaucoup de choses en commun, et aussi que tous aient oublié bien des choses. Aucun citoyen français ne sait s'il est burgonde, alain, taïfale, visigoth ; tout citoyen français doit avoir oublié la Saint-Barthélémy, les massacres du Midi au XIII^e siècle² ».

Le procès de la civilisation est établissement ininterrompu d'une distance avec l'animalité primaire et d'avec la scène originelle de l'entre-massacre incessant qu'elle détermine. L'oubli nécessaire (comme le franchissement du Léthé dans la mythologie grecque) signale le passage d'un plan à un autre, la discontinuité radicale entre nature et culture. L'effacement des outrages et litiges empoisonnés du passé ancestral est l'oubli raisonnable et nécessaire de la férocité des origines – un oubli construit.

p. 39-40

2 Ernest Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? », in *Qu'est-ce qu'une nation ? et autres essais politiques*, Agora, Presses Pocket, 1992, p. 42.

4) Les réflexions et incitations de Renan à achever l'histoire cannibale reposent sur un curieux mélange de clairvoyance et de cécité. La qualité de voyance que nous lui reconnaissons (puisque nous le voyons « rêver », il y a plus d'un siècle, la métamorphose possible du régime des relations franco-allemandes) est l'indice d'une pertinence plus vaste de son analyse : en effet, la dynamique fondamentale de la démocratisation du monde est celle d'une pacification des relations intra- et interétatiques ; l'enjeu majeur de l'institution de la démocratie est non pas l'évaporation du conflit ou la disparition de la violence animale-humaine, mais bien le retraitement constant de l'hostilité et de la haine dans des espaces où sont inlassablement activés les dispositifs destinés à différer à l'infini l'éclatement de la guerre des espèces.

Mais d'un autre côté, la vision produite par Renan d'une rationalisation de l'histoire moderne par la mise en œuvre du principe national dé-racialisé, dé-barbarisé, repose sur un faux-semblant. Il ne s'agit au fond que du coup de force par lequel le cas français se trouve institué comme modèle et transfigure sa particularité en universalité – affiche sa centralité dans l'autodéveloppement de la civilisation.